

Pour une anthropologie de la communication 7 : conclusions générales

Odile Riondet

► **To cite this version:**

Odile Riondet. Pour une anthropologie de la communication 7: conclusions générales. 2005.
<sic_00001503>

HAL Id: sic_00001503

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001503

Submitted on 29 Jun 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une anthropologie de la communication (7) : conclusions

La connaissance du fait diffère de la connaissance du pourquoi
Aristote

L'anthropologie, remarque *l'Encyclopaedia universalis*, se caractérise par son regard holiste, sa volonté de voir les constantes de l'humain dans toutes les civilisations et dans toutes les manifestations humaines. Mais n'est-ce pas le lot de toute discipline que d'unir dans la volonté de son regard ce que d'autres conçoivent séparé ? Il n'y a jamais de science sans ce mouvement de *vouloir voir* une unité, le fait de la poser. Une nouvelle science est toujours liée à la décision de voir uni ce qui, pour d'autres, n'est qu'éléments épars ou dissemblables. Ainsi, une science de la communication est la volonté de voir un processus communicationnel là où d'autres ne perçoivent qu'une partie d'un phénomène social, le sous-ensemble d'une manifestation psychologique, l'annexe d'une connaissance informatique. La communication, elle aussi, est holiste, parce que toute science l'est. Ce n'est donc pas significatif. S'il nous faut trouver des ressemblances entre les notions d'anthropologie et de communication, nous pouvons plus sûrement nous tourner vers les thèmes, la volonté de dire l'homme, les définitions concurrentes du fait humain.

I. Le croisement des thèmes

La communication nous parle de notre ouverture au monde extérieur, aux artefacts, aux autres humains. Elle s'intéresse au travail de connaissance effectué à cette occasion. Elle se préoccupe de tout ce qui fait médiation, y compris les institutions. Notre relation à l'autre humain apparaît comme le nœud de notre ouverture, parce qu'elle engage, au-delà de l'individu, un vivre ensemble. Notre relation à l'autre se distingue des relations entre d'autres systèmes (machines ou animaux). Cette distinction est lisible dans une manière unique d'être ouvert, dans des opérations intellectuelles spécifiques et un langage.

La place de l'homme dans la nature est certainement une préoccupation commune entre l'anthropologie et la communication. Dans le champ de l'anthropologie, la question de la frontière avec le reste du vivant est posée par la paléontologie, Dans le champ de la communication, la démarcation est double : d'un côté l'animal (étudié par l'éthologie et le comportementalisme) et de l'autre la machine (l'intelligence artificielle et les sciences de l'ingénieur). La frontière avec l'animal n'est que l'une des deux bornes de l'humain. La lignée biologique n'est que l'une des deux échelles de classement de l'humain. La systémique cherchera d'ailleurs l'intégration des deux pôles : l'homme est décrit *a priori* comme un système d'information en action dans un milieu, et cette définition est celle de toute réalité naturelle ou technique.

La question de la connaissance est essentielle dans les deux champs. Dans les deux, plusieurs dimensions de la connaissance sont présentes. Ainsi, les opérations intellectuelles sont un thème commun, notamment par les concepts de *représentation* ou de *logique*. Par contre, d'autres notions appartiennent plus à un champ qu'à l'autre. Ainsi, *habileté*, *généralisation*, *intellection* relèvent plus de la terminologie de l'anthropologie, alors que la *récurtivité* ou la *computation* appartiennent à celui de la

communication.

Les aspects négatifs de l'humanité restent des thèmes de l'anthropologie. La communication prend inégalement en compte la mort, la violence ou la duplicité. Elle réussit ce tour de force d'intégrer l'homme dans la lignée animale sans parler de la mort. De même, la question éthique semble moins présente dans le champ de la communication, alors qu'elle est importante dans celui de l'anthropologie. Dans le domaine de la communication, elle ne surgit que plus ponctuellement, notamment en lien avec la communication politique ou la question de l'égalité dans les accès techniques.

Peut-être faut-il voir, dans cette double défaillance du champ de la communication, la conséquence de l'accent mis par un certain nombre de chercheurs sur l'extériorité de l'humain, là où l'anthropologie parle aussi de l'intériorité. Car lorsque certaines écoles de la communication renoncent à parler de l'intention, préfèrent insister sur les mécanismes sociaux ou proposer une description mécaniste des influences réciproques, ne s'interdisent-elles pas de fait de parler de l'éthique ou de la duplicité, qui sont des mécanismes difficilement accessibles par l'observation ou la statistique ?

Mais surtout, les approches en communication ont en arrière-fond une préoccupation de l'humain et de certaines de ses capacités : de ses actes perceptifs ou intellectuels caractéristiques, de sa capacité d'influence, de sa faculté de création d'objets et de techniques, de l'objectivation des relations dans des structures et des institutions. Les analyses de la communication retournent en tous sens une vision de l'humain comme animal particulier, possédant le langage, une conscience unifiée, une intelligence au-dessus de celle des animaux, des intentions, créant des artefacts etc.

2. Que serait une anthropologie de la communication ?

Alors, comment utiliser le terme *anthropologie* si on l'accorde à celui de *communication* ?

La manière la plus respectueuse des organisations disciplinaires, consisterait à parler d'une *anthropologie de la communication* comme il y a une anthropologie sociale. Alors, *l'anthropologie de la communication serait ethnographique et comportementaliste*. Cette acception est très clairement celle de Yves Winkin. Il existe des modes de communication à la fois variables et persistants suivant les lieux géographiques et les cultures d'origine. L'anthropologie est définie comme la comparaison de coutumes humaines dans les sociétés les plus diverses. Une anthropologie de la communication pourrait exister à côté de l'anthropologie sociale, politique, économique, religieuse ou linguistique. Ce choix est donc non seulement celui d'un cadre de pensée, mais aussi d'une méthodologie. Or, les moyens d'investigation et les méthodes de l'ethnographie ne couvrent qu'une partie des moyens d'investigation et des méthodes employées dans l'analyse des faits de communication.

Si l'on tente d'imaginer une *anthropologie de la communication* qui puisse intégrer la variété des thèmes et des méthodes des SIC, il faut la définir de manière plus large. Une anthropologie de la communication, ce serait essayer de dire comment les approches de la communication voient notre processus d'ouverture au monde, interrogent la perception, la compréhension, l'interprétation, la relation, la médiation, la socialisation. Ce serait la tentative de décrire l'humain à partir d'un point de vue nouveau : sa potentialité de communication personnelle ou sociale, instrumentée ou non. Ce serait parler de manière particulière de la compréhension d'un homme par un autre homme. Ce serait affirmer une certaine unité de vue des recherches. D'une certaine manière, ce serait tenter de *décrire la communication comme science humaine*. Comme la sociologie s'occupe de l'homme en société, la

psychologie de ses manières d'apprendre, de croire ou de s'é mouvoir, la communication parle de l'homme en tant que communicant, avec toutes ses variantes : la communication peut être comprise comme interhumaine, technique ou organisationnelle, mais dans une visée de sciences humaines qui fait du processus de communication le problème central. Par exemple, la communication entre deux machines reste de l'ordre de l'informatique, mais la communication homme-machine est dans le champ de la communication.

Enfin, le tour d'horizon des définitions de l'anthropologie nous a menés dans une autre direction : celle où le terme désigne des *représentations plus ou moins réfléchies et plus ou moins assumées de l'humain*. Les approches de la communication ont la volonté explicite de dire sur l'homme quelque chose de neuf, en revenant sur des notions plus traditionnelles. Lorsque le discours descriptif s'interrompt pour laisser place à une allusion philosophique, à un *problème* ou à un auteur, quelle est la fonction de ce changement, quelle est la place de ce discours second dans le discours premier ? Ce discours général sur l'humain qui surgit parfois peut être compris comme un retour sur soi, le renforcement ou l'interrogation de son expérience propre, mais aussi prise de position dans un univers de discours. Il manifeste une volonté de différenciation, d'hommage ou d'innovation dans l'histoire des idées. Ainsi, ces incises générales dans des textes descriptifs, ces envolées philosophiques dans des observations minutieuses peuvent être entendues aussi comme les certitudes les plus intimes de l'auteur. Dans ce cas, une anthropologie de la communication serait le repérage de ces surgissements réflexifs fondamentaux dans une science particulière, et la manière dont cette science s'en accommode, les refuse ou joue avec eux. Il faudra donc voir quelle sorte d'efficacité particulière ils ont, notamment en matière d'hypothèse. L'intelligence, l'espace et le temps, le langage, la créativité, la christologie, la médiation, le moi sont des points de focalisation de la pensée parce qu'ils font partie des définitions de l'humain héritées que la communication interroge justement. Ainsi, toute la pensée de la communication et sur la communication travaille avec ce dont elle dispose, et notamment l'arrière-fond philosophique occidental. L'interrogation elle-même, en ce sens, n'est pas nouvelle, mais elle procède avec son originalité : comment recompose-t-elle les thèmes classiques, lesquels introduit-elle, comment les organise-t-elle ? Au fond, on s'aperçoit que les approches de la communication doivent beaucoup, en contenu positif et en contre-dépendance, à des thèmes philosophiques, qu'elles rejouent à leur manière. C'est le « à leur manière » qui nous devrait nous occuper pour définir une « anthropologie de la communication ».

3. Anthropologie et épistémologie

La communication décrit la manière dont un individu s'ouvre monde, comprend l'autre, s'extériorise dans des organisations, use de la machine. Celui qui se penche sur ces comportements, ces manières de faire, décrit à la fois les autres et lui-même. Il décrit des situations ou des processus observés et, par un mouvement logique de retour, s'interroge sur les limites de la compréhension qu'il peut avoir lorsque lui-même s'ouvre au monde, observe l'autre, use de la machine, participe à une institution de recherche. Le retour épistémologique est immédiat : moi qui décris comment l'autre procède, je comprends en l'étudiant comment je procède moi-même. Les possibilités et les limites que je décris sont les miennes. Le retour sur l'anthropologie sous-jacente des textes est un effort de réflexion sur mes propres méthodes.

Mais en même temps, pour raisonner cet effort, il faut distinguer les modalités de

raisonnement. Car dans les instants du texte que nous avons dit *anthropologiques*, les auteurs en communication changent de régime de discours. Ils passent de la description à l'interprétation. Tout discours sur l'homme se réfère, outre à des observations, à une philosophie, qui se valide non par une expérimentation ou des statistiques, mais par son organisation argumentative. Et c'est pourquoi tout individu passant d'un discours à l'autre est fondamentalement malhabile.

Si les analyses de la communication ont une volonté affichée de dire quelque chose d'important sur l'homme, les visions de l'homme ne sont pas toujours identiques. En réalité, il y a, dans les conclusions sur l'humain proposées par les analyses de l'information et de la communication, les mêmes tensions, les mêmes divergences que dans toutes les philosophies différentes qui sous-tendent toutes les sciences, humaines ou non. L'ensemble de travaux et recherches généré par les processus de communication est, comme toute autre science, traversé par des philosophies différentes, qui sont autant de visions différentes de l'humain sur lesquelles sont construites des hypothèses. Car les sciences objectivent le *comment*, mais elles n'objectivent pas le *pourquoi*. Et cela a deux conséquences. La première c'est qu'il n'est pas possible de postuler *une* anthropologie de la communication, mais *des* anthropologies au sens de visions différentes de l'humain. Il y aurait un effet d'optique, un délire scientifique, ou une naïveté dans le fait de penser qu'il y a une anthropologie de la communication, une analyse des faits de communication qui, scientifiquement, prouverait un aspect encore inconnu de l'humain. Et la seconde, c'est que les anthropologies resteront indéfiniment différentes et discutables, puisque le pourquoi ne correspond pas aux mêmes règles de pensée que le comment. Penser le pourquoi n'est pas penser sans exigence. C'est penser avec d'autres exigences, d'autres règles, une autre discipline intellectuelle, d'autres outils. Une science est unie lorsqu'elle se demande *comment* à propos d'un fait et utilise des méthodes et des concepts circonstanciés. Elle est toujours diverse sur le *pourquoi*.

Nul n'échappe à sa culture, à ses imaginaires, à ses mythes, aux mots qu'il utilise, ni à l'histoire des concepts véhiculés par l'usage des mots, et qui sont autant d'éléments souvent non pensés de sa formation intellectuelle et humaine. Aucun scientifique, si rigoureux soit-il, n'échappe à sa culture. Peut-être a-t-il seulement l'obligation de la regarder. Car les philosophies implicites sont tant la sous-basement de nos hypothèses que le fondement de nos décisions concrètes et de celles auxquelles notre pensée incite.

Il n'est pas indifférent de décrire l'humain selon un déterminisme plus ou moins grand, car des formes de fatalisme concret en dépendent. Il n'est pas indifférent de considérer que ce que l'on sait faire est équivalent à ce que l'on doit faire, car des décisions éthiques en dépendent. Il n'est pas indifférent que l'humain puisse être ordonné à ce qui le dépasse, car sans cela je ne peux comprendre aucune mort par conviction (quelle que soit par ailleurs cette conviction). Il n'est pas indifférent que les opérations d'intellection priment dans mes représentations de la pensée, car alors il faudra décrire la place de l'affectivité, ce qui impliquera une représentation de ce qu'est le soin psychologique et son organisation ou son traitement. Il n'est pas indifférent que l'humain pour moi soit a priori mystérieux ou avant tout descriptible ; car je n'aurai pas la même relation à un interlocuteur. Il n'est pas indifférent de percevoir les jeux de la communication dans une organisation comme un système en équilibre, car il me faudra m'interroger alors sur la possible marge de manoeuvre des acteurs. Toutes les propositions intellectuelles, même celles qui semblent les plus abstraites, ont un sens concret, un impact concret, sont une responsabilité personnelle.